

## ROUTE DE MOGADOR A AZAGHAR (HAHA).

De Mogador à Aït-Yassin (magasin, maisons éparses).	2 heures.
De Aït-Yassin au Souk-el-Arbâ (citerne, boutiques)..	1 30'
De Souk-el-Arbâ à la tour de Bou-Gemâa (à droite)..	1
De la tour de Bou-Gemâa à L'Oued-el-Kessib (au gué).	30'
De l'Oued-el-Kessib au jardin du Kaïd.....	2
Du jardin à la kasbah d'Azâghar.....	2
Total.....	9

Ces routes ont été faites au pas ordinaire du cheval : à mule, au bon pas, on gagne aisément 4 heures sur 24.

---

**QUELQUES MOTS SUR L'OMAN ET LE SULTAN DE MASKATE**

PAR A. GERMAIN

Ingénieur hydrographe de la marine.

Messieurs,

Appelé, par les observations astronomiques que j'étais chargé de faire dans la mer des Indes, à séjourner plusieurs mois dans les États de l'Iman de Maskate et dans ses anciennes possessions de Zanzibar, j'ai mis à profit les loisirs que me laissaient mes travaux pour étudier la géographie, l'organisation et le caractère de cet empire qui, il y a moins de vingt ans, brillait encore d'un vif éclat et qui, aujourd'hui morcelé, marche à grands pas vers la misère et la ruine, qui semblent réservées, d'ailleurs, à tant d'autres États musulmans.

Si la colonie arabe de Zanzibar, maintenant indépendante, est assez bien connue grâce aux relations commerciales qu'elle entretient avec l'Europe et l'Amérique, il n'en est pas ainsi de son ancienne métropole, l'Oman, qui, quoique située entre la Perse et l'Inde, fréquentée

par les navires de guerre de la France et de l'Angleterre, et reliée à l'Europe par un service bi-mensuel de paquebots et une ligne télégraphique, n'a guère été étudiée, depuis un siècle au moins, autrement qu'en courant et trop souvent à l'aide d'une longue-vue.

Je ne dirai que quelques mots aujourd'hui sur les États du sultan de Maskate, me réservant de communiquer plus tard à la Société un travail complet, résultat de mes recherches et de mes voyages.

Les Arabes appellent *Oman* toute la partie N.-E. de l'Arabie comprise entre le territoire occupé par les Beni-Yass, sur la côte dite des Pirates, dans le golfe Persique, jusqu'au village de Dofar, situé un peu au sud des îles Cooria-Mooria, et à la frontière du territoire connu sous le nom d'Hadramaut.

L'Oman, limitée à l'ouest par le désert de Mahrah, qui la sépare du Nedjed, forme ainsi une grande province essentiellement maritime, commandant l'entrée du golfe Persique, et la plus riche de l'Arabie en produits agricoles et peut-être en trésors minéraux. Une partie seulement appartient aujourd'hui au sultan de Maskate dont les possessions s'étendent du cap Messandom, situé à l'entrée du golfe Persique, jusqu'au cap Ras-el-Hadd, sans qu'il soit possible d'en tracer des limites, même probables, au sud ou à l'ouest; reconnue un jour, niée le lendemain, l'autorité du sultan n'est le plus souvent que nominale; subordonnée aux besoins du moment, elle n'implique point, en dehors du territoire même de Maskate, l'obéissance absolue des villages et des tribus qui se gouvernent presque toujours isolément et ne font acte de vassalité que quand ils y trouvent leur intérêt.

La grande chaîne du Djebel-Akhdar, qui s'étend du cap Ras-el-Hadd au cap Messandom, et dont le sommet principal atteint plus de 3000 mètres, partage ces États en six districts, qui ont tous leur cachet particulier.

Au sud-est, le Djailan, sablonneux et inculte, habité principalement par la grande tribu des Bédouins Henavi.

Au centre, le Djebel-Akhdar, montagneux et riche en fruits de toutes sortes, aussi bien qu'en produits minéraux malheureusement inexploités; occupé par les Ya'aribah, de qui descendent les sultans de Maskate, cette province, dont les villes principales sont Rastag, qui fut la capitale de l'Oman, Baholah, Nezwah, Hajar, etc., est aujourd'hui gouvernée par un sultan indépendant.

A l'ouest, le Dahirah, traversé par une chaîne secondaire du Djebel-Akhdar et habité principalement par la tribu des Bédouins Ghaferi; sa ville principale, Bereymah, qui commande les défilés de la grande chaîne, est occupée, au nom du sultan de Maskate, par des troupes wahabites chargées d'assurer le paiement du tribut annuel imposé par le sultan du Nedjed.

Au nord-est du Djebel-Akhdar, sur une largeur variable de 40 à 50 milles, entre cette chaîne et la mer, et sur une longueur de 150 milles environ, s'étend le district de Batinah, le plus riche et le plus fertile, vaste plaine bien arrosée s'élevant graduellement depuis la mer en vertes collines couvertes de végétation; la pointe du côté du cap Messandom, dont les rochers escarpés sont baignés par la mer, est seule aride et d'un aspect sauvage. Khurfahkan, Shinaz, Sohar, Soweyk, Massaua, Barka, sont autant de ports et de centres de commerce.

Le district de Maskate, le plus petit, mais le plus important par son commerce et ses fortifications naturelles, ne comprend guère que deux villes importantes: Maskate, où réside le sultan, et Matrah, qui sert de communication entre l'intérieur et la ville de Maskate presque inaccessible du côté de terre.

Enfin, le district de Soor, compris entre la mer et les montagnes escarpées qui s'en rapprochent de plus en

plus jusqu'au cap Ras-el-Hadd; et dont les côtes sont abruptes et arides.

Le sultan de Maskate possède en outre toute la partie de la côte du Belouchistan comprise entre Djašk et Guardel, et afferme au schah de Perse la partie de côte comprise entre Linja et Djask, à l'est et à l'ouest de Bunder-Abbás, ainsi que les îles de Kishm, Larej et Ormuz, aujourd'hui ruinée et presque abandonnée.

Le sol de l'Oman, généralement pauvre près de la mer, est d'une grande fertilité lorsqu'il est arrosé, soit naturellement, soit par des irrigations pratiquées à l'aide de puits. Ses principaux produits sont les dattes; le trèfle; le maïs; l'indigo, l'orge et tous les fruits et les légumes des pays tropicaux; le café y est inférieur à celui de l'Yémen; si justement renommé; la canne à sucre y est maigre et de qualité médiocre; le coton y viendrait bien s'il était cultivé; les versants du Djebel-Akhdar donnent d'excellents raisins dont les habitants font du vin qui trop souvent leur fait oublier les préceptes du Coran. La province de Batinah produit aussi quelques arbres forestiers précieux pour la construction des bateaux et des maisons; ce sont le chêne, le platahe et le *nabak*; mais le teck; très-employé; est apporté de l'Inde.

L'Oman renferme de nombreuses mines dont quelques unes paraissent avoir été exploitées autrefois, mais les Arabes n'en ont même pas gardé la tradition; le fer; le plomb et le cuivre doivent être assez communs dans les montagnes de l'intérieur; le soufre se trouve à Baholah et est utilisé par les pauvres gens pour faire leur poudre. Tous les métaux précieux qui servent à la fabrication des bijoux viennent de l'Inde et se travaillent dans quelques ports tels que Sharjah, ville principale des Joasimah qui, établis au sud-ouest du cap Messandom, ont toujours été indépendants; c'est principalement sur cette côte que se fabriquent les ornements en filigrane d'or et d'argent

dont on couvre les armes, les ceintures, les sellés, les pipes, etc.

L'Oman ne possède pas non plus une seule pêcherie de perles ; celle d'Ormuz, autrefois si estimée, est aujourd'hui complètement abandonnée. Ce commerce se fait presque exclusivement dans le golfe Persique, sur la côte Arabe, depuis l'île de Bahreyn jusqu'à Sharjah ; autour de l'île même de Bahreyn la pêche des huîtres perlières est très-abondante et occupe plus de la moitié des habitants de l'île depuis avril jusqu'en octobre ; le cheik en a le monopole et prélève une taxe sur chaque bateau et sur le produit ; c'est à Bedaa, sur la côte de la presqu'île de Katar, qu'est la plus abondante et la meilleure pêcherie du golfe ; elle est presque entièrement affermée par des Persans qui en expédient les produits à Bombay, d'où ils se répandent dans le monde entier.

Les chevaux de l'Oman sont moins estimés que ceux du Nedjed, mais les dromadaires sont les meilleurs de toute l'Arabie ; les mules et les ânes, si renommés sous nom d'ânes de Maskate, proviennent tous de la Perse et du Belouchistan ; les moutons, les chèvres et les cabris sont en grand nombre ; les bœufs y sont bons, mais peu nombreux ; quant au poisson, il est délicieux sur toute la côte et d'une abondance dont il est difficile de se faire une idée ; les ports sont quelquefois littéralement encombrés de bancs de sardines, dont la pêche est si abondante et si facile, que j'en ai vu donner deux cents pour un demi-penny ; on fait à Maskate et dans presque toutes les autres villes de la côte un grand commerce de poisson séché et salé que l'on expédie dans l'Inde, à Maurice et même en Australie.

Les autres articles de commerce sont les dattes et tous les produits de la côte du Belouchistan et de la Perse, qui sont expédiés par bateaux arabes à Maskate, puis livrés aux navires de l'Inde et de l'Europe ; tels sont le blé dit

de Maskate, quoiqu'il vienne directement de la Perse, le sel qui provient des mines situées dans l'île d'Ormuz et dans le voisinage de Bunder-Abbas, les tapis et les étoffes de la Perse.

Les ressources industrielles sont presque nulles ; dans quelques villes et principalement à Sohar, à Matrah et à Sharjah, on fabrique des armes, des étoffes de laine et surtout de longs manteaux que les Arabes portent par dessus la longue chemise blanche, des étoffes de coton assez bonnes, quelques tapis et couvertures, et quelques étoffes de soie pour les femmes et pour les Bédouins qui s'en entourent la tête ; mais aucun de ces produits ne sort du pays, et l'importation est de beaucoup supérieure à l'exportation. Les Arabes, qu'un voyageur anglais appelle avec raison le peuple le moins *pensant* du monde, ne savent et ne veulent pas tirer parti des ressources immenses de leur pays ; plus encore par paresse que par esprit religieux, l'Arabe de l'Oman a horreur de toute recherche, de toute étude et par suite de tout travail ; il ne sait rien et sa réponse perpétuelle, son explication de tout ce qu'il ignore, est stéréotypée : « C'est la volonté de Dieu qui » peut tout, et c'est l'affaire des infidèles de chercher ce » que Dieu seul peut savoir. » Il ne faut pas s'étonner après cela si les sciences et l'industrie prospèrent peu, et si les études et les recherches y sont mal vues. J'ai déjà dit qu'il était impossible d'assigner des frontières aux États du sultan de Maskate ; il faut de même renoncer à en estimer la population, du moins par les informations des Arabes ; aucune route ne relie entre elles les villes, même les plus importantes ; chacun prend celle qui lui plaît et ne songe à s'informer ni de son voisin ni des affaires des autres.

Les chaleurs de l'été sont terribles en mai, juin, juillet et août, et je crois Maskate située sous la ligne des températures maxima ; aussi la côte est-elle malsaine pen-

dant cette saison où règnent les vents de la partie du sud qui, arrêtés par la haute chaîne du Djebel-Akhdar, en rendent le versant nord presque inhabitable ; l'été, la plupart des Arabes quittent Maskate et se retirent dans l'intérieur où la topographie des lieux rend les chaleurs plus supportables. Au contraire, pendant la mousson du nord-est et surtout pendant les coups de vent du nord qui ne sont pas rares sur cette côte, le thermomètre descend assez bas pour que les habitants, et surtout les esclaves venus des côtes équatoriales de l'Afrique, souffrent de la légèreté de leur costume.

Je dois dire ici quelques mots de la ville de Maskate, bâtie au fond d'une baie étroite formant un mauvais port, entourée de roches escarpées sur lesquelles aucune trace de végétation ne se voit de la mer ; ces rochers, qui forment la principale défense de Maskate en en rendant l'accès presque impossible du côté de terre, portent sur leurs flancs et leurs sommets des forts et des tours auxquels on n'arrive que par des passages étroits et difficiles ; construites par des Portugais à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, ces fortifications pouvaient être suffisantes pour arrêter des Arabes, mais n'ayant jamais été réparées, elles tombent en ruine et offrent l'aspect le plus misérable ; la plupart des pièces, privées de leurs affûts, sont couchées sur le roc et dans un tel état que ce n'est qu'en tremblant qu'on s'en sert encore pour rendre les saluts ; à chaque coup de canon, un petit éboulement semble protester contre une cérémonie qui, dans de pareilles conditions, n'est plus qu'une mascarade.

La ville, bâtie sur le bord même de la mer, est entourée de murs flanqués de quatre portes fortifiées que gardent quelques Bédouins endormis ; comme l'eau est fournie par des puits situés à 1 mille environ, et amenée par une rigole pompeusement décorée par les voyageurs du nom d'aqueduc, la place pourrait être facilement prise par la

soif. Ainsi que je l'ai déjà dit, les relations de Maskaté avec l'intérieur se font par mer et principalement par Mathrah, située à environ 4 milles dans l'ouest ; de nombreuses pirogues, des *boutres* et des *bagalos* amènent chaque jour les différents produits de l'intérieur ou du golfe Persique, et jusqu'au bois à brûler, ainsi que les marchands du bazar qui, au coucher du soleil, repartent presque tous pour d'autres localités de la côte.

La stérilité n'est qu'apparente à Maskate ; à quelques milles dans l'intérieur, au delà de la crête des montagnes qui entourent la ville, on trouve des bois, des cours d'eau, des jardins et d'excellente terre ; ainsi que des villages populeux. La moitié de la ville est en ruines et le sultan ne fait rien, non-seulement pour la réparer, mais encore pour permettre la circulation dans des rues aujourd'hui tout à fait impraticables ; d'ailleurs personne ne s'en plaint ; je n'ai pas besoin d'ajouter que là, comme dans toutes les cités arabes, aucune police, aucune contrainte ne prive le citoyen de la liberté la plus complète, dont il use et abuse du reste largement. Malgré l'absence de toute police, la plus grande sécurité règne dans la ville et dans les campagnes, et l'on pourrait parcourir l'Oman sans autre arme qu'un bâton pour chasser les chiens. Personne ne s'inquiète des gens qui dorment, mangent et meurent en plein air, des immondices qui remplissent les rues et rendent inabordable une sorte de débarcadère que la mer démolit chaque jour ; le sultan lui-même laisse ses sujets peu scrupuleux empiéter le bord de la mer sur lequel est bâtie la maison que l'on décore du nom pompeux de palais ; après plusieurs jours de sécheresse, toutes ces odeurs, unies à celles qui s'exhalent des boutiques des Indiens, prennent à la gorge et causent à l'Européen une véritable souffrance.

Il y a trente ou quarante ans, Maskate était très-pros-père et passait pour avoir 60 000 âmes ; je ne crois pas

qu'il y ait aujourd'hui plus de 30 000 âmes en dedans des murs ; les cases en feuilles de palmier situées à l'extérieur peuvent contenir 3 ou 4000 personnes.

A ce propos, je ferai remarquer que la population mâle de l'Oman décroît avec une rapidité surprenante. Dans certains villages, à Kulbôo; par exemple, la proportion du nombre des hommes à celui des femmes n'est pas de 1 à 10 ; dans l'intérieur, la différence, quoique moins grande, est encore très-sensible, et d'après ce que j'ai vu, je n'hésite pas à dire que dans tout l'Oman, le nombre des hommes est à peine le quart de celui des femmes.

Les autres villes de l'Oman ne sont ni mieux entretenues ni plus propres ; quelques-unes ont des bazars bien approvisionnés, principalement Sohar, Matrah et Soor. On peut dire d'ailleurs que celui qui a vu une ville arabe, les a vues toutes ; il serait inutile de les décrire de nouveau. Mais il est une classe de la population qui donne aux villes de l'Oman, et principalement à Maskate, un cachet particulier ; je veux parler des Indiens. Le grand-père du sultan actuel, Seïd-Saïd, homme de plus d'ambition et de vanité que d'intelligence, avait tout fait pour attirer les Indiens marchands, les Banians de Kutch et du Guzerat ; les privilèges qu'il leur accordait, sa tolérance absolue, sa protection constante, avaient fait de Mascate une colonie à demi hindoue ; mais leur importance a bien diminué depuis quelques années ; ils ne sont pas aimés par les Arabes et se rappellent trop, en outre, qu'ils sont sujets anglais. Ils forment deux races bien distinctes : les *Indiens musulmans* et les *Banians* idolâtres, adorateurs de Brahma. Les premiers se subdivisent eux-mêmes en deux sectes : les *Kodjas* et les *Bohras*, mais cette différence est peu sensible et ne porte que sur quelques croyances religieuses ; quoique Chiites comme les Bohras dont la doctrine ne diffère point de celle qui est professée en Perse. Les Kodjas pratiquent une sorte d'islamisme dé-

figuré par plusieurs pratiques d'origine indienne ; le chef de leur religion, Aga-Khan, demeure à Bombay où il reçoit d'immenses offrandes des négociants établis dans la mer des Indes.

C'est dans sa boutique encombrée des marchandises les plus diverses que l'Indien passe toute sa vie au milieu de sa famille ; mais souvent tout le fond du commerce qui le fait vivre, lui, sa femme, ses enfants et ses domestiques, dont quelque pauvre qu'il soit il ne peut se passer, ne se compose que d'un panier de riz, d'un sac de dattes et d'un peu de sel, et il est vraiment étonnant qu'avec si peu de choses ces pauvres gens puissent vivre en préservant de la corruption leur famille généralement très-nombreuse. Les femmes seules des riches Indiens sont voilées à la mode musulmane ; mais riches ou pauvres, elles ne cherchent pas à éviter la présence des étrangers, restent dans leur boutique et s'occupent de leur commerce malgré la quantité de bijoux qui couvrent les bras, les jambes, chargent les oreilles, les mains et le nez, et font ressembler les malheureuses condamnées à plier sous leur poids à des boutiques de bijoutiers ambulants.

Les Banians, au contraire, ne viennent jamais de l'Inde avec leur famille ; ils diffèrent en tout des autres populations de l'Arabie, et conservent soigneusement les usages de leur pays natal, ne mangent jamais de viande et préparent eux-mêmes leur maigre cuisine avec un soin scrupuleux, ne boivent que l'eau qu'ils ont puisée de leurs mains et aimeraient mieux mourir de soif ou de faim que boire ou manger devant un étranger. Malgré l'influence dont ils jouissent, grâce à leurs capitaux, la population musulmane a pour eux un mépris qu'elle manifeste par toutes sortes d'avanies et d'injures, d'autant plus facilement que le Banian, timide jusqu'à la lâcheté, supporte tout, même les coups, sans jamais se plaindre.

La boutique est le monde d'un Banian ; il y vit sans

famille, sans amitié et sans distraction, passant tous ses instants à marchander et à tenir minutieusement ses comptes ; rien n'égale la saleté de ces taudis d'où s'exhalent des odeurs de lait fermenté, de beurre rance, d'essence et de parfums de l'Inde, dont le mélange est aussi désagréable que possible. Aussi ces boutiques paraissent-elles misérables, malgré les marchandises, souvent de grande valeur, dont elles sont encombrées ; j'ajouterai encore que de toutes les sectes de la religion brahmanique, celle des Banians est la plus charitable, mais seulement à l'égard des animaux ; sans parler de la race bovine pour laquelle ils professent une véritable vénération, il n'y a pas de reptile, d'insecte malfaisant qui ne puisse compter au moins sur leur indulgence ; il est à regretter qu'ils ne classent pas parmi les animaux, les gens infirmes dont fourmillent les rues de la ville, et que leur charité ne s'étende pas à leurs semblables, de corps bien entendu.

Disons enfin que tous les Indiens, musulmans ou banians, établis en Arabie et sur les côtes d'Afrique, sont sujets anglais ; l'immense influence que l'Angleterre possède dans l'Oman et dans son ancienne colonie de Zanzibar, doit être en majeure partie attribuée au grand nombre d'Indiens qui, actifs et intelligents, accaparent presque tout le commerce de ce pays, et que le gouvernement britannique fait respecter avec une sollicitude qui n'est certainement pas inutile.

J'aurais beaucoup à dire sur les mœurs et la vie intime des Arabes ; mais ces détails m'entraîneraient trop loin ; je dirai seulement quelques mots de la religion et de la forme de gouvernement des États du sultan de Maskate.

Les Arabes de l'Oman, qui se nomment eux-mêmes *Abadites*, ont adopté les croyances des *Sunnites*, avec quelques différences, en réalité peu nombreuses ; l'Abadite ne croit pas au purgatoire et pense que, à sa mort, interrogé par l'ange de Dieu, il sera envoyé directement au

ciel ou dans l'enfer, suivant qu'il aura été bon ou méchant ; dans la prière, ses gestes, ses génuflexions sont également un peu différents ; tandis que le Sunnite doit, dans toutes les formes extérieures du culte, montrer la crainte qu'il a de Dieu, implorer sa miséricorde, lui demander de préserver chaque partie de son corps et témoigner de l'unité de l'Être suprême en étendant sur le genou l'index de la main droite, l'Abadite, confiant dans la bonté et l'indulgence du Seigneur, se contente de génuflexions et prosternations pendant lesquelles il étend les mains sur les cuisses ; le reste de la prière se fait debout, les bras croisés sur la poitrine. Sous d'autres rapports, l'Abadite semble, à première vue, plus rigoureux que le Sunnite dans l'exercice de son culte ; il considère comme obligatoire l'ablution à chacune des cinq prières du jour et observe le jeûne de Ramazan avec une grande rigueur, s'abstenant d'eau et de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à l'apparition des étoiles ; mais, en réalité, quoique cherchant aux yeux des étrangers et des autres sectes à paraître fervent disciple de Mahomet, son habitude de faire ses prières chez lui et rarement aux mosquées, son goût prononcé pour les liqueurs et le vin, et d'autres coutumes de la vie intime de l'Arabe de l'Oman, le font regarder par les fanatiques Wahabites, par les autres tribus sunnites, et même par les Persans chiites, comme infidèle à la loi du prophète.

Le voyageur anglais Palgrave pense que c'est à l'époque de la guerre des Karmathes qui, au commencement du x<sup>e</sup> siècle, inonda de sang toute l'Arabie, que les sectaires de l'Oman, ayant adopté le turban blanc comme signe distinctif, commencèrent à être désignés sous le nom de *Biadiah*, qui signifie *hommes blancs* ; ce nom se serait bientôt transformé en celui d'*Abadiah*, puis d'*Abadites*. Cette explication ne me paraît ni rationnelle ni suffisante. Lorsque M. Palgrave pense que les Abadites mêlèrent

certains dogmes du Koran aux doctrines des Karmathes, greffées sur les restes du culte sabien qui régnait dans l'est de l'Arabie avant Mahomet, il oublie de nous montrer dans le culte actuel les traces de la doctrine des Karmathes : c'est en vain que je les y ai cherchées. Tous les renseignements que j'ai pu recueillir à ce sujet auprès des Kadis et des Arabes, bien rares, il est vrai, qui passent pour savants, s'accordent à assigner à l'Arabe *Abdullah-ben-Abadi*, chef de la secte fondée à Moka par son père, son introduction dans l'Oman, où il se réfugia deux siècles environ après l'hégire, pour échapper aux persécutions des Sunnites.

L'Abadite est très-superstitieux et croit aux génies encore plus que les autres Musulmans; la cause en est, je pense, dans la présence de la population noire amenée en esclavage de la côte d'Afrique; chaque année, un millier de noirs, hommes, femmes et enfants, est importé dans l'Oman malgré la surveillance active exercée par les navires anglais; en mettant à part la question de la liberté individuelle, il est incontestable que leur existence y est plus heureuse que dans leur pays, où les malheureux sont en butte à tous les dangers, à toutes les misères; au bout de peu de temps, l'esclave fait partie de la famille et s'attache à son maître, qui est ordinairement doux et généreux pour lui. Aussi les désertions sont-elles fort rares, et le plus grand nombre des esclaves affranchis restent-ils dans le pays où ils ne s'élèvent pas, il faut le dire, au-dessus de la plus basse et de la moins intelligente partie de la société; quelques-uns se font domestiques ou laboureurs, ceux-ci porteurs d'eau, hommes de peine, ceux-là matelots pour les pirogues, et, quoique le nombre des affranchis s'élève à peu près au quart de la population, ils prennent peu de part à la cause sociale et aucune au progrès. C'est chez eux que règnent en maître la superstition et l'immoralité; nous reviendrons plus

longuement sur ce sujet en parlant de Zanzibar, où le noir africain joue un plus grand rôle et a plus facilement inculqué ses habitudes et ses croyances à la colonie arabe venue de Maskate.

L'Arabe de l'Oman, et surtout l'Abadite, est tolérant pour toutes les religions, toutes les croyances, tous les genres de vie ; il est d'un caractère doux et paisible, et le poignard qu'il porte à sa ceinture est un luxe plutôt qu'une nécessité ; sans manquer réellement de courage militaire, il aime la vie tranquille, le commerce et l'agriculture à laquelle le sol se prête admirablement, mais par dessus tout il est paresseux et ignorant ; son éducation se borne à lire le Koran et à écrire ; ceux qui veulent faire le commerce apprennent seuls un peu d'arithmétique. Naturellement obligeant, hospitalier et charitable, discret dans ses rapports, surtout lorsqu'il ne désire point de cadeau, ce qui est fort rare, l'Arabe est dissimulé et apprend de bonne heure l'art de feindre, il est méfiant et susceptible et ne questionne point pour ne pas être questionné à son tour.

L'Oman est moins une royauté qu'une réunion de municipalités ; chaque ville, chaque village a son existence propre, sa corporation, ses coutumes ; c'est une sorte de féodalité héréditaire dont l'autorité est limitée par les droits du peuple aussi bien que par les prérogatives du sultan. Ces prérogatives consistent dans le droit de nommer et de déposer les gouverneurs, tout en laissant la charge dans les mains de la même famille, dans la fixation et la perception des droits de douane et de port, dans la possession exclusive de la marine et d'une petite armée permanente de 500 ou 600 hommes environ, composée d'Arabes, de Persans et de Belouchis, et enfin dans la gestion de toutes les affaires étrangères pour les alliances et les traités, la paix ou la guerre. Mais l'administration de la justice ne lui appartient pas, elle est réservée aux cadix ou aux cheiks de

chaque localité ; on peut cependant, dans les affaires graves, en appeler au sultan, qui juge lui-même ou désigne un des personnages influents du pays. Les taxes sont fixes et immuables ; le sultan en profite, mais ne peut les modifier ; il en résulte que tout son pouvoir repose sur le bon vouloir de son peuple et sur l'argent dont il peut disposer pour lever des soldats, faire des cadeaux, gagner une tribu à sa cause, acheter la tranquillité d'une autre.

Le sultan de Maskate, que les Européens seuls appellent à tort *Iman*, ce mot ayant une acception religieuse et impliquant la présidence dans le culte, la supériorité dans les connaissances et le courage, et la sainteté de la vie, le sultan, dis-je, afferme les douanes pour la modeste somme de 115 000 dollars, environ 635 000 fr., à la maison Nicol et C<sup>ie</sup>, de Bombay, dont le représentant à Maskate est le banian Nandji ; dans ces revenus de la douane, sont compris les droits d'entrée des marchandises et des esclaves importés de l'Afrique, les taxes sur le commerce intérieur et sur l'industrie locale. Sur cette somme, il doit donner 12 000 dollars au sultan des Wahabites. Le tribut qu'il paye à la Perse est largement couvert par les revenus et les douanes des possessions d'Ormuz et de la côte de Bunder-Abbas, qui ne sont point comprises dans le fermage des douanes de Maskate. Il reçoit, en outre, du sultan de Zanzibar, un subside annuel de 40 000 dollars ; enfin son revenu personnel provenant de ses propriétés et du commerce fait en son propre nom, peut être évalué à 10 000 dollars, ce qui fait un total de 852 000 francs environ. Il lui faut, avec cela, payer son armée, peu nombreuse il est vrai, mais qu'il doit augmenter à chaque expédition, à chaque menace d'une tribu hostile ou d'un gouverneur qui veut s'affranchir de sa vassalité, entretenir les quatre navires de guerre qui lui restent seuls de la belle flotte que possédait il y a vingt ans

son grand-père Seïd-Saïd, et dont la plus belle partie est restée entre les mains du sultan de Zanzibar, oncle du sultan de Mascate. Les ministres sont peu coûteux ; le vizir Hadji-Achmet, homme intelligent, reçoit seul des appointements, d'ailleurs peu considérables ; les autres personnes de l'entourage du sultan qui l'assistent ou sont censés le faire, ne reçoivent que des cadeaux proportionnés à leurs services ; mais il reste encore à entretenir les nombreux esclaves dont tout Arabe qui se respecte doit remplir sa maison, le harem du père du sultan, dont vingt-huit femmes abyssiniennes ou géorgiennes sont restées sans placement, le harem du sultan lui-même, dont quelques-unes des Géorgiennes ont été payées 8 ou 10 000 francs, ses frères et sœurs en grand nombre, ses écuries, son artillerie, etc., et comme Seïd-Salem n'a su se faire ni craindre ni aimer, il est en butte à toutes les demandes arrogantes, à toute la cupidité des chefs de tribus, des gouverneurs de ville, et ne se maintient sur le trône qu'à force de promesses et grâce aussi à l'influence anglaise appuyée par les fréquentes visites de navires de guerre. Mais il est toujours à court d'argent, obligé de vendre à 50 pour 100 de perte les revenus à venir, dont il ne reste par conséquent pas un sou à dépenser dans l'intérêt public ; les fortifications sont en ruines, les quatre navires dans un état déplorable, les rues impraticables, les chemins interceptés, personne ne s'en inquiète, lui moins que tout autre : Dieu l'a voulu.

Deux Européens seulement habitent l'Oman et résident à Maskate ; l'un est le consul anglais, qui relève pour les affaires politiques du résident général de Bushire, et sans lequel rien ne se fait dans le pays ; l'autre est un négociant, agent de la compagnie *British India*, dont les bateaux à vapeur relient deux fois par mois Bombay à Bassora, au fond du golfe Persique, en s'arrêtant à Kuratchi, sur l'Indus, Guardel, dans le Bélouchistan,

Maskate, Bunder-Abbas et Bushire, sur la côte de la Perse. En subventionnant cette compagnie, l'Angleterre assure l'écoulement de ses marchandises, entraîne vers l'Inde la plus grande partie du commerce du golfe Persique, qui se faisait autrefois par l'intérieur et par la mer Rouge, accroît son influence dans ces pays, et rend impossible la piraterie qui a si longtemps fermé le golfe aux Européens.

Disons en passant que lorsque sera terminé le chemin de fer concédé par le gouvernement turc à la compagnie de la vallée de l'Euphrate, et qui reliera Bagdad à Belgrade, par Alep et Constantinople, il ne faudra plus que treize jours pour faire le voyage de Londres à Bombay, dont six en chemin de fer de Londres à Bagdad, et sept de Bagdad à Bombay, par les paquebots du golfe Persique. Il faut aujourd'hui vingt-trois jours par la mer Rouge, Suez et Marseille.

J'ai à peine besoin de rappeler que la ligne télégraphique qui relie l'Inde à l'Europe arrive de Bombay à Kuratchi par terre, suit la côte jusqu'à Guardel, traverse le golfe d'Oman, pour reparaître au cap Messandom, à Elphinston-Inlet, où stationne un *gun-boat* qui protège le poste télégraphique et surveille les Joasimah. La ligne traverse ensuite l'entrée du golfe Persique, reparaît à Bunder-Abbas, reste sous-marine jusqu'à Lindja, et enfin suit la côte jusqu'à Bushire, d'où elle se rend à Bassora, à Bagdad et de là à Constantinople.

Il ne me reste plus maintenant qu'à résumer en quelques mots l'histoire de l'Oman; mais c'est peut-être la partie la plus difficile de ma tâche.

Dans un pays qui ne s'est modifié que d'une manière presque insensible depuis les temps les plus reculés, où la littérature est restée pour ainsi dire inconnue, et où les relations avec les autres peuples ont été nulles pendant bien des siècles, les traditions seules ont pu transmettre l'histoire des temps qui ont précédé l'arrivée des Euro-

péens dans la mer des Indes. Les auteurs arabes parlent à peine de l'Oman qui, séparée des autres provinces par un large désert de sable et peu jalouse de prendre part aux guerres extérieures ou aux querelles sanglantes dont l'Arabie a été si longtemps le théâtre, est longtemps restée à part, presque inconnue, et cependant redoutée pour ses pirates, qui trouvaient dans ses ports des refuges contre des forces supérieures, dans ses habitants des marins hardis et rusés, et rendaient impossible le commerce du golfe Persique.

Les descriptions toujours incomplètes des côtes de l'Oman, que nous trouvons dans Pline le naturaliste, dans Ptolémée, dans le Périple de la mer Erythrée, dans les premiers chroniqueurs arabes, ne nous apprennent rien de l'intérieur du pays, au point que nous ignorons aujourd'hui l'histoire du premier peuple de la côte est de l'Arabie, son origine, ses mœurs et sa religion. C'est au commencement du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, que la tradition fait remonter l'entrée du premier Arabe dans l'Oman, alors gouvernée pour les Perses par un satrape résidant à Sohar. Maiik-ben-Fakham, venu de l'Yemen avec une centaine d'Arabes de la tribu des Henavi, désireux de suivre sa fortune après la rupture de la digue de Mareb, s'établit d'abord à Baholah, ou suivant d'autres à Djaalan (deux villes situées à environ 70 milles au S.-O. de Maskate), battit les troupes de la Perse, fortifia l'ancienne ville de Rastag et établit à jamais l'autorité arabe. Le sabéisme professé dans l'Yemen dut remplacer la forme de religion alors existante et sans doute analogue à celle des Persans; malheureusement les auteurs arabes ne nous donnent à ce sujet que des renseignements incomplets.

Après avoir été rejoint par une partie de la tribu des Honeifa qui s'unirent aux Henavi par les liens du mariage, Malik mourut quarante ans après son entrée dans l'Oman et laissa l'autorité à son fils Zaïd, sous le règne duquel

un millier d'Arabes de la tribu d'Obar, venus du Nedjed, s'établirent dans une plaine située au centre de l'Oman et prirent le nom de Ghaferi, en se reconnaissant sujets de Zaïd. Le pouvoir resta entre les mains des descendants de Malik, dont l'un, Jalanda, construisit une flotte avec laquelle il prit Ormuz aux Persans, et fit de cette île le rendez-vous d'une flottille de petits bateaux qui commença cette guerre de piraterie qui a infecté le golfe Persique jusqu'au commencement de ce siècle. C'est sous le règne des deux fils de ce prince, mort en 615 après Jésus-Christ, que l'Oman se convertit à l'islamisme ; mais d'un accès difficile, séparée du reste de l'Arabie par le désert, elle échappa au fanatisme qui enflammait le reste de la péninsule par cela même qu'elle échappait à l'influence immédiate des armes de Mahomet ; en acceptant la nouvelle religion, elle n'abandonna pas de suite toutes les croyances, tous les rites de l'ancien culte. Lorsque, à la mort des fils de Jalanda, des discussions divisèrent les Ghaferi et les Henavi qui, jusqu'alors unis, furent gouvernés par leurs chefs respectifs, le premier calife, Abou-Bekre, envoya dans l'Oman une armée qui, trouvant les Ghaferi plus fidèles soutiens de la foi, leur donna sur les Henavi la suprématie qu'ils gardèrent jusqu'au califat d'Ali (656) ; mais celui-ci, trouvant les Henavi plus soumis à ses vues et à son autorité, leur rendit le pouvoir qu'ils gardèrent jusqu'à la 158<sup>e</sup> année de l'hégire, époque à laquelle il tomba entre les mains des Ya'aribah, branche des Henavi qui l'a conservé jusqu'au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle. Ces alternatives de pouvoir et de soumission rendirent les deux grandes tribus des Henavi et des Ghaferi à jamais ennemies ; les siècles n'ont point effacé leur jalousie, et nous les voyons encore aujourd'hui impatientes de leur influence réciproque et toujours prêtes à courir aux armes pour reconquérir l'autorité.

Après les excès commis par les soldats d'Ali, les Arabes

de l'Oman jouirent d'une tranquillité de plusieurs siècles, qui dut être troublée cependant par la guerre des Karmathes ; une fois de plus cette partie de la péninsule put, grâce à sa position territoriale, échapper aux vengeances du calife vainqueur, qui ravagea les côtes de Katar et de Sharjah, mais ne put pénétrer au-delà du Djebel Okdah, premier contre-fort du Djebel-Akhdar. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter la fondation de la secte abadite, dont nous avons parlé plus haut.

Pour continuer l'histoire de l'Oman, il nous faut arriver sans transition à l'époque de l'apparition des Portugais dans la mer des Indes, c'est-à-dire au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Lorsque, en 1507, Albuquerque parut dans le golfe Persique, les villes maritimes de l'Oman dépendaient, depuis le milieu du xiii<sup>e</sup> siècle, du sultan d'Ormuz, qui y entretenait des garnisons ; mais, à l'intérieur, le gouvernement avait conservé son caractère primitif, celui d'une confédération plutôt que d'une royauté absolue, où les Ya'aribah occupaient la première place ; le chef, qui résidait à Baholah, était élu parmi les plus recommandables par leur sagesse et leur piété, et portait alors le titre d'Iman.

L'Oman ne tarda pas à prendre part aux luttes sanglantes dont l'invasion des Portugais fut le signal ; Keulhat, Maskate, Sohar durent payer tribut au roi chrétien comme elles le faisaient au sultan de l'île d'Ormuz, qui, prise elle-même en 1515, devint le siège d'une capitainerie dépendante du vice-roi de l'Inde. Tour à tour vainqueurs et repoussés dans les guerres de montagnes, où ils furent plus servis par les dissensions des cheiks et l'antagonisme des Persans et des Arabes que par l'habileté et la sagesse de leurs capitaines, les Portugais paraissent ne s'être occupés du commerce et des douanes qu'à Sohar, à Keulhat, à Matrah et à Maskate, qu'ils occupaient militairement, et ce n'est qu'en 1588, après avoir

perdu et repris deux fois Maskate, saccagée par les flottilles turques, qu'ils élevèrent les forteresses qui existent aujourd'hui, et qui pouvaient, à cette époque, passer pour de sérieux ouvrages de défense. C'est là qu'ils se concentrèrent lorsque, après un siècle de possession toujours disputée, ils eurent été chassés d'Ormuz et du golfe Persique par les Persans assistés par les Anglais ; mais, loin de songer à se créer des alliés dans ces tribus arabes dont l'amitié seule pouvait les préserver d'une ruine complète, ils ne surent que les pressurer davantage, entraver leur commerce, les inquiéter dans leurs mœurs, les froisser dans leurs sentiments et leur religion, et, par la cupidité de leurs capitaines, ne tardèrent pas à les pousser au désespoir et à la révolte.

Le prince Ya'aribah, Naceur-ben-Meurched, après avoir conquis tout l'Oman sur les cheiks des diverses tribus, attaqua le premier les Portugais, qui, à sa mort, ne conservèrent plus que Maskate. Son cousin et successeur, Sultan-ben-Sif-ben-Malek, eut l'honneur de s'emparer de cette ville en 1658, et de chasser ainsi définitivement les chrétiens de l'Arabie. Sous le prétexte de poursuivre leurs ennemis dans leurs possessions de l'Inde et de la côte d'Afrique, les Arabes de Maskate se livrèrent dès lors à la piraterie, surtout dans le golfe Persique, et devinrent bientôt si puissants sur mer, qu'en 1696 le shah de Perse, ne pouvant les réduire seuls, demanda à la Compagnie anglaise des Indes de se joindre à lui : cette date marque donc la première immixtion des Anglais dans les affaires du golfe Persique. Les Arabes n'en continuèrent pas moins avec succès leurs expéditions maritimes. La même année, appelé par les habitants de Mombase que la tyrannie des Portugais avait poussés à bout, le sultan de l'Oman envoie ses flottes sur la côte d'Afrique, s'empare de Mombase, et établit sa souveraineté à Zanzibar et à Quiloa ; mais, pendant près d'un siècle, l'auto-

rité du sultan ne fut que nominale, et bien des révoltes, bien des combats ensanglantèrent la côte d'Afrique; ce ne fut qu'en 1784, que le sultan Saïd-ben-Ahmed reconquit toutes les parties de la côte dont les chefs indigènes s'étaient déclarés indépendants, et fit reconnaître son autorité depuis le cap Delgado jusqu'à Mombase inclusivement, c'est-à-dire du 1<sup>er</sup> au 10<sup>e</sup> degré de latitude sud.

Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Oman avait été déchirée par la guerre civile, par les ambitions et les rivalités des cheiks, et le roi de Perse Nadir-Shah avait su en profiter pour conquérir une partie des côtes; vers 1730, son général, Taki-Khan, gouverneur de Chiraz, s'empara par surprise de Maskate et de ses citadelles, et soumit à la Perse une grande partie de l'Oman. La révolte de Taki-Khan contre son roi, et la guerre civile qui bouleversa la Perse, permirent à Ahmed-ben-Saïd, gouverneur de Sohar, de chasser les Persans de l'Oman, et se faire proclamer Iman après avoir battu et tué les descendants de l'ancienne famille régnante des Ya'aribah. Le nouvel Iman étendit rapidement ses conquêtes, augmenta sa flotte, qui compta jusqu'à douze vaisseaux de 50 canons, et lutta avec des alternatives de succès et de revers contre les Arabes Joasimah, maîtres de la côte sud du golfe Persique, les pirates les plus redoutés de la mer des Indes. Ses États s'étendaient, à sa mort, en 1780, depuis l'île Bahreyn, au nord, jusqu'à Dofar, au sud des îles Kouria-Mouria.

Sous ses successeurs, la guerre continua contre les Joasimah. Cette tribu, qui est une branche de celle des Ghaferi, occupe toute la côte nord-ouest de l'Oman, depuis le cap Messandom jusqu'à Aboo-Debee, à la frontière du territoire des Beni-Ass; alliés à la puissante nation des Wahabites, dont ils ont adopté la doctrine, les Joasimah, essentiellement guerriers et pirates, ont voué une haine éternelle aux infidèles Abadites, et, grâce à l'appui

du sultan du Nedjed qui ambitionne la conquête de l'Oman, ont pu soutenir les attaques de leurs ennemis plus nombreux et mieux armés. Dans ces luttes, les sultans de Maskate furent plusieurs fois sur le point de succomber, et ne durent leur salut qu'à l'intervention anglaise. Ainsi nous voyons Seïd-Sultan, pour obtenir l'appui des canons anglais dans sa lutte contre les Arabes du golfe Persique, conclure, en 1798, un traité par lequel il s'engageait à cesser ses relations commerciales avec les colonies françaises de la Réunion et de Maurice, à interdire à la France et à la Hollande l'entrée de ses ports et la possession de factoreries dans ses États, et à renvoyer les Français qui étaient alors à son service. A ce prix, l'Angleterre offrit à l'Iman de ménager un rapprochement avec le pacha de Bagdad, qui menaçait lui-même d'attaquer l'Oman, parce que Seïd-Sultan, porté à favoriser la France et les projets de Bonaparte, continuait la guerre contre plusieurs tribus arabes qui ne pouvaient ainsi se porter au secours de l'Égypte. Depuis cette époque, les Anglais ne cessèrent d'entretenir des navires de guerre dans le golfe Persique et de poursuivre activement les pirates qui en avaient si longtemps rendu la navigation impossible. En 1800, ils concluent avec Maskate un nouveau traité en confirmation de celui de 1798, mais refusent d'abord de prendre parti contre les Wahabites, qui arrivent vainqueurs à deux journées de marche de Barka, résidence d'été de l'Iman; l'assassinat d'Abdul-Aziz, chef des Wahabites, put seule arrêter la conquête de l'Oman; Seïd-Sultan meurt quelques mois après, et la lutte de ses deux fils contre leur oncle Seïd-Gheif permet aux Joasimah de recommencer leurs pirateries : deux bâtiments de guerre anglais sont capturés, et la Compagnie des Indes est de nouveau obligée d'intervenir avec vigueur : je n'entreprendrai point ici de raconter les luttes continuelles de Seïd-Saïd, fils et successeur de Seïd-Sultan, contre les

Utobi, les Joasimah et les Wahabites ; prince vaniteux et ambitieux, avide de gloire, et manquant de persistance et surtout d'intelligence, Seïd-Saïd ne put jamais réussir seul, mais il sut profiter de l'intérêt que les Anglais avaient à détruire la piraterie et à anéantir la puissance maritime des tribus arabes de la côte du golfe. Vingt fois menacé de perdre la couronne et la vie, il eut cependant le rare bonheur d'élever ses États à l'apogée de leur grandeur ; s'il a compté plus de revers que de succès, s'il fut obligé de subir les conditions les plus humiliantes des Wahabites vainqueurs, il eut aussi la gloire de conquérir une partie de la côte du Bélouchistan, de forcer la Perse à lui affermer les îles de Kishm, de Larej, d'Ormuz, et toute la côte du golfe de Bunder-Abbas, d'accroître et d'affermir les possessions de Zanzibar et de la côte d'Afrique. Ce fut au prix de quels sacrifices ! Obligé de payer au sultan des Wahabites un tribut qui, d'abord de 5000 piastres d'Autriche, fut successivement porté à 7000, puis à 12 000, il lui fallut payer plus chèrement encore les secours de ses alliés les Anglais. En août 1822, la Compagnie des Indes impose, par un premier traité concernant la traite, l'interdiction du transport, dans tous les pays chrétiens, des esclaves provenant des États du sultan de Maskate ; un mois après, Seïd-Saïd est obligé d'autoriser les navires de guerre anglais à s'emparer des bateaux arabes ayant des esclaves à bord et naviguant à 60 milles à l'est de la ligne passant par le cap Delgado et par Socotora. En 1840, un résident anglais est nommé à Maskate, sous l'autorité supérieure du résident général du golfe Persique ; nommé consul par la métropole, cet officier établit sa résidence à Zanzibar, où le sultan séjournait le plus souvent, parce qu'il y était plus en sûreté, et dont il voulait faire la capitale de ses États. Cinq ans après, Seïd-Saïd est forcé de signer un nouveau traité qui autorise les navires de l'Angleterre et de la Compà-

gnie à saisir et à confisquer tous les bâtiments faisant la traite, excepté ceux engagés dans le transport des esclaves d'un port à l'autre des possessions africaines, entre 1 degré et 9 degrés de latitude sud.

Lorsque Seïd-Saïd mourut, en 1855, ses États, qu'il avait partagés en trois grands districts, étaient gouvernés par trois de ses fils : Seïd Touéni résidait à Maskate ; Seïd Turki, à Sohar ; et Seïd Medjid, à Zanzibar. Ces deux derniers devaient continuer à payer à Maskate les subsides fixés par leur père ; mais tous leurs efforts tendirent à les affranchir de cette marque de vassalité. Seïd Turki succomba dans la lutte qu'il entreprit contre son frère aîné, et fut dépossédé de sa part de patrimoine ; il n'en fut pas de même de Seïd Medjid, qui, protégé par l'Angleterre et maître de la plus grande partie de la flotte, sut se rendre indépendant sous la promesse de payer au sultan de Maskate une redevance annuelle de 40 000 piastres, sujet continuel de contestations et d'intrigues qui ruinent les deux États en les mettant à la merci des étrangers et en aliénant l'esprit des populations qui ne trouvent plus ni protection ni ressources dans le gouvernement qui leur est imposé.

Après de nouvelles luttes contre les Wahabites, dont l'insolence et les prétentions ne connaissaient plus de bornes, Seïd Touéni meurt en 1866, assassiné par son propre fils Seïd Salem, qui lui succède sur un trône qui se soutient à peine ; sans ressources, sans amis, et, ce qui est peut-être pire encore, sans intelligence, le nouveau sultan, méprisé de ses sujets et poursuivi par la crainte, peut-être par le remords, s'est jeté, plus encore que ne l'avaient fait son père et son grand-père, dans les bras de l'Angleterre, qui ne le soutient que pour empêcher les tribus arabes de la côte de recommencer la piraterie qu'il a fallu tant d'années pour détruire. Seïd Turki a deux fois tenté de détrôner son neveu ; deux

fois les navires de guerre anglais sont venus l'enlever au milieu de ses succès : il est aujourd'hui à Bombay, prêt à recommencer la lutte lorsque le sultan aura perdu les derniers alliés qui lui restent et qui lui coûtent si cher. Ce n'est qu'au prix des plus grands sacrifices, des promesses les plus humiliantes que Seïd Salem conserve une ombre d'autorité ; les gouverneurs refusent de lui payer leurs tributs ; les Bédouins s'insurgent et demandent de l'argent ; la Perse menace de reprendre Bunder-Abbas et Ormuz, tout, en un mot, présage une catastrophe prochaine, la destruction de cet empire d'Oman, qui, en 1850, armait 40 navires, dont 12 de 10 à 50 canons, envoyait une frégate à Marseille et en Angleterre porter des présents au président de la République et à la reine Victoria, et possédait la plus grande et la plus riche partie de la côte d'Afrique.

---

## JOURNAL D'UN VOYAGE SUR LE PARANA,

ENTRE L'INCARNATION ET LA CATARACTE DE GUAYRA

PAR LE LIEUTENANT DOMINGO PATINO

— SUITE ET FIN (1). —

---

Le 10 février. Nous nous disposâmes à partir de très-bonne heure, et nous ne pûmes prendre congé des Indiens que de loin, car ils n'apparurent sur la falaise qu'au moment où nous nous mettions en marche. Nous nous mîmes à ramer vigoureusement, et nous arrivâmes à sept heures

(1) Voyez le *Bulletin* du mois d'août 1868.